

*Un sacrifice trop long
Peut changer le cœur en pierre.
Quand cela sera-t-il assez ?
En finir est le rôle du Ciel, et notre rôle
Est de murmurer les noms l'un après l'autre
Comme une mère le nom de son enfant
Lorsqu'enfin le sommeil s'est appesanti
Sur ses membres fatigués par la course.
Qu'est-ce d'autre que la nuit qui tombe ?
Non, non – non pas la nuit : la mort ;
Mais était-ce, après tout, une mort inutile ?
L'Angleterre, en effet, pourrait tenir parole
Malgré tout ce qui a été dit et fait.
Nous le connaissons leur rêve ; assez
Pour savoir qu'ils ont rêvé et qu'ils sont morts ;
Mais si le mirage d'un excessif amour
Les ayant égarés, était la cause de leur mort ?
En vérité je le résume à un poème MacDonagh et MacBride,
Et Connolly et Pearse,
Maintenant et à tout jamais,
Partout où l'on porte le vert,
Sont changés, changés du tout au tout :
Une terrible beauté est née.*

William Butler Yeats

1

La cause

Dublin, septembre 1920. Casquette vissée sur la tête, écharpe autour du cou, Billy arpentait inlassablement les trottoirs de Sackville street. On aurait dit que tout Dublin s'était donné rendez-vous dans l'artère principale de la ville. Au pas des chevaux, les calèches croisaient le tramway ou une voiture taxi. Les hauts de forme et complets-vestons frôlaient immanquablement les modestes vestes en tweed. Des dames aux longs manteaux, le nez collé aux vitrines, passaient le temps. D'autres, chichement vêtues, un châle en laine sur leurs épaules, vendaient des fleurs ou des fruits. Devant leurs étals, on parlait, on criait, on s'interpellait. Tel était le quotidien de Sackville street auquel seul le ciel changeant de l'Irlande pouvait offrir, selon les jours, une atmosphère différente.

Au beau milieu de toute cette foule, le petit crieur de journaux essayait de se faire entendre et de vanter les informations parues dans le quotidien *The Independent*. Par l'entremise d'une vieille connaissance de son père, il avait réussi à se faire embaucher de temps en temps, afin de gagner quelques Livres pour égayer le quotidien de l'enfant de Dublin qu'il était. Le matin, les journaux s'arrachaient plus facilement qu'en fin de journée. De toute façon, il ne lui restait plus

qu'une petite heure de travail et il allait regagner tranquillement la maison familiale. Comme chaque soir.

Régulièrement, il poussait jusqu'à Parnell Square, où il allait saluer le portier du grand hôtel Vaughan. À force de se croiser, tous deux avaient fini par sympathiser. Christopher, la vingtaine, était un garçon affable et toujours souriant. Les clients de l'établissement l'appréciaient beaucoup comme en témoignaient les pourboires qu'il montrait fièrement à Billy quand ils avaient le loisir de converser. Ce qui n'était pas rare puisque Parnell Square ne lui imposait qu'un léger détour.

Ses invendus en main, Billy avait l'hôtel Vaughan en point de mire. Le hasard faisant bien les choses, les portes s'ouvrirent et Christopher sortit prestement. Mais il paraissait inquiet et pressé. Quand il vit Billy s'approcher, il eut l'air soulagé. « Billy, va prendre le vélo qui est caché dans la ruelle sur le côté de l'hôtel et attend devant les marches. Fais vite ! »

Billy n'eut pas le temps de demander quoi que ce soit, Christopher avait déjà regagné l'hôtel en avalant les marches quatre à quatre. À peine visible dans la pénombre, le vélo était bien là, posé contre le mur de l'imposante bâtisse. Billy s'exécuta et fit rouler la bicyclette jusque devant l'entrée du Vaughan. L'attente ne fut pas bien longue. Un homme descendit rapidement l'escalier. Il était grand, plutôt mince et élégamment habillé. Il agrippa le vélo, l'enfourcha et disparut dans la nuit qui commençait à envelopper Dublin. Billy avait cru entendre un « *merci gamin* » avant de voir l'individu s'éloigner sur son vélo. S'évanouissant tel un fantôme.

Il allait tourner les talons et poursuivre sa route quand il fut interpellé par deux hommes en uniforme sortant, eux aussi, précipitamment de l'hôtel Vaughan. Billy reconnut immédiatement l'accoutrement des Auxies, ces supplétifs de

l'armée anglaise autant craints que haïs par la population irlandaise.

« Hé toi, petit, tu n'as pas vu quelqu'un sortir de l'hôtel ? »
Le ton était sec. « Non, je n'ai vu personne, je viens d'arriver »,
répondit Billy. Armes en bandoulière, les deux soldats,
visiblement peu convaincus, s'avancèrent vers lui. Selon toute
vraisemblance, la conversation n'allait guère être amicale.

« Comment tu t'appelles ?

— Liam O'Raghaile.

— Ô' quoi ? Ici, on parle anglais !

— Ne sommes-nous pas en Irlande ? »

À la seconde même, Billy regretta l'insolence de sa réplique. D'autant qu'elle n'était pas passée inaperçue. Le sang du plus petit des Auxies ne fit qu'un tour. « Mais n'avons-nous pas affaire à un petit effronté d'Irlandais ? Je vais te passer l'envie de répondre ainsi à un représentant de la couronne », éructa-t-il. Joignant le geste à la parole, il fit voler la casquette de Billy avec le bout du canon de son fusil. « Laisse-le, ce n'est qu'un gosse et tu vois bien qu'il ne sait rien », tempéra le deuxième soldat qui n'avait pas l'intention de s'attarder sur les lieux ni de faire du zèle.

Non sans avoir jeté un furtif coup d'œil aux alentours, les deux Auxies s'éloignèrent en direction de Sackville street. Billy s'empressa d'aller ramasser sa casquette. Il s'aperçut qu'il tremblait de tous ses membres. La peur rétrospective certainement. Christopher apparut alors sur le perron de l'hôtel. Le portier du Vaughan était d'une incroyable pâleur. « Tout va bien, Billy ? Pas de mal ?

— Non, mais ils m'ont flanqué une sacrée frousse ces deux salauds d'Anglais ! »

Le stade de l'émotion passé, Billy voulait en savoir davantage. Et comment il s'était retrouvé subitement mêlé à cette drôle d'histoire.

« Christopher, qui était cet homme à vélo ?

— Monsieur Mick.

— Monsieur Mick ?

— Oui, monsieur Mick. Quand on épouse la cause, on ne pose pas de questions. On donne parfois des réponses, mais on ne pose pas de questions... Bon, tu ne devrais pas traîner trop longtemps ici, Billy. Rentre chez toi et on se revoit dès que possible. »

La réponse de Christopher était pour le moins sibylline et énigmatique, mais elle en disait justement long sur sa volonté de ne pas être plus loquace. Billy haussa les épaules et reprit le chemin de la maison en suivant, par jeu, les rails du tramway dont on pouvait entendre au loin le tintement de cloche familier. Fils de Pat et Mary O'Reilly, John William – Billy pour ses amis – habitait plus au nord, au 15 de Fitzroy Avenue. Une artère longue comme un jour sans pain. Sans le moindre charme et parfois jonchée d'objets hétéroclites, abandonnés à leur triste sort. Les modestes maisons de briques rouges se ressemblaient toutes et étaient flanquées, devant la porte, d'un semblant de jardinet plus ou moins entretenu. Rien ne pouvait réellement différencier le numéro 108 du numéro 52. Ainsi étaient faits les quartiers ouvriers et populaires. Un contraste saisissant avec les édifices aux portes géorgiennes de Parnell street ou les ensembles cossus de Marrion Square, de l'autre côté de la Liffey. Le nord était réservé aux gens modestes. Ce qui n'empêchait pas Billy d'être un petit Dublinois heureux. Au 15 de la Fitzroy Avenue qu'il s'apprêtait à rejoindre.

Un morceau de pain et un verre de lait avalés, il monta se coucher. Malgré la fatigue, il ne parvint pas à trouver le

sommeil. La phrase de Christopher hantait son esprit. « Quand on épouse la cause, on ne pose pas de questions... » La cause, mais quelle cause ? Il lui revint alors en mémoire ce qu'un soir avait raconté son père. Pat travaillait chez le photographe Quill à Suffolk street. Il y voyait régulièrement des messieurs à l'allure mystérieuse s'enfermer dans l'arrière-boutique avec le patron du magasin. Quand, à l'occasion, il avait demandé qui étaient ces étranges visiteurs, invariablement, la réponse n'avait pas laissé place à la discussion : « Il ne faut pas poser de questions. » Christopher, guère plus bavard, n'avait pas dit autre chose tout à l'heure. Qui pouvait donc bien être ce monsieur Mick que les soldats anglais cherchaient apparemment à appréhender ? La question le taraudait mais Billy s'endormit sans en avoir la moindre idée.

2

La rencontre

Quand il pleuvait, ce qui n'était pas rare à Dublin, l'ennui coulait à flots sur Fitzroy Avenue. Pourtant ce petit bout d'enfer menait tout droit au paradis. En sortant de chez lui, Billy pouvait apercevoir l'endroit qui le mettait en émoi. Croke Park, le stade de Dublin dédié aux sports gaéliques. Ce stade honni des Anglais était tout près. Et si loin à la fois car, terrain de jeu des grands, des vrais joueurs, il n'était pas autorisé aux enfants du quartier. Comme ses amis de Fitzroy ou d'ailleurs, Billy s'imaginait parfois dans une tenue aux couleurs de Dublin, foulant la grasse pelouse de Croke Park, encouragé par une foule enthousiaste. Billy pratiquait le hurling quand il en avait le temps. Autant dire qu'il se débrouillait plutôt bien. Alors, devenir Billy O'Reilly, le héros des Dublinois, à deux pas de chez lui, ça ressemblait juste au Graal absolu.

En attendant la consécration, la crosse sur l'épaule, il rejoignait ses camarades du quartier sur Drumcondra Road presque chaque dimanche. Un rituel qui entraînait la bande des Fitz, comme ils aimaient à s'appeler, jusqu'à Phoenix Park, l'immense poumon vert de Dublin. Là-bas, les pelouses étaient interminables comme les parties de hurling. On y pratiquait l'autoarbitrage et les palabres sans fin. Ou tout au moins jusqu'à ce que la faim ne tire les protagonistes. La tradition

voulait que les Fitz affrontent régulièrement les Libs, autrement dit les gamins des Liberties, venus tout droit de l'autre côté de la Liffey. Ils avaient traversé les eaux noires du fleuve avec, chevillée au corps, la fierté des enfants élevés à la dure réalité des quartiers populaires.

En ce dimanche aux couleurs déjà automnales, Billy n'était pas de corvée de messe. La perspective d'écouter pendant deux heures le sermon du Père Donovan ne l'enchantait pas plus que ça. Il ne s'était donc pas fait prier lorsque Mary lui avait annoncé qu'il pouvait aller jouer avec ses camarades mais qu'il ne devait pas rentrer trop tard à la maison. Avec un sandwich composé de ce qu'il avait pu dénicher dans la cuisine, Billy leva le camp. Dehors, un petit crachin ne manquait pas de lui tenir compagnie. Il jeta un coup d'œil à sa crosse. Grimace à l'appui. Son hurley était pour le moins très abîmé et menaçait de se briser d'un jour à l'autre. « *Merci the Independent* », soupira-t-il. Les quatre sous gagnés en vendant les journaux à Sackville street seraient d'un grand secours le moment venu où il faudrait bien acheter une nouvelle crosse.

Sur Drumcondra Road, sacro-saint lieu des rendez-vous, il rejoignit ses coéquipiers habituels. Kieran, Paul, Declan, Liam, Cathal, Fergal, Sean et David : ils étaient tous là. Billy les héla :

« Prêts les gars pour leur mettre une rouste à ceux d'en face ? » Ils partirent tous dans un éclat de rire qui aurait inquiété les Libs s'ils avaient témoins de la scène. En route vers Phoenix Park, les Fitz entonnèrent un vieil air traditionnel pour se donner du courage.

Óró, sé do bheatha bhaile
Óró, sé do bheatha bhaile
Óró, sé do bheatha bhaile
Anois ar theacht an tsamhraidh.

Ils ne manquaient jamais de ponctuer chaque strophe en levant leurs crosses comme en signe de victoire. Ce qui amusait les passants croisés le long des quais de la Liffey. Certains leur faisaient un signe, d'autres leur souriaient. Quand une patrouille de police, celle de la redoutée Royal Irish Constabulary, les dévisagea avec insistance, les chants cessèrent soudain et les Fitz accélérèrent le pas. Pas question d'être retardés pour une broutille ni de donner aux policiers l'occasion de s'acharner gratuitement. C'est donc un peu plus vite que prévu que Billy et ses acolytes passèrent l'immense portail de Phoenix Park. L'immuable point de rencontre n'était autre que l'obélisque Wellington qui, du haut de ses cinquante mètres, se devinait de loin au beau milieu du parc. Les Libs, déjà sur place, étaient à première vue prêts à en découdre.

« Les perdants se baignent dans la Liffey », lança goguenard Paul. Le mois dernier, après avoir été battus à plate couture, les Libs avaient été contraints de lancer des tomates pourries sur une patrouille de la RIC et dans la foulée de détalier comme des lapins, afin de ne pas récolter une raclée mémorable. Une vraie montée d'adrénaline qu'ils n'étaient pas près d'oublier.

Le nouveau gage validé par les deux équipes, il ne restait plus qu'à délimiter un terrain proportionnel au nombre de joueurs et à confectionner des cages sommaires. Avant le coup d'envoi, Billy prit la parole. Péremptoire.

« Nous serons Dublin et vous serez Wexford.

— Et pourquoi donc ?

— C'est une simple logique géographique. Vous êtes au sud, nous sommes au nord. Wexford est au sud et Dublin est au nord. »

L'argument paraissait imparable et les Libs se rangèrent derrière celui-ci. En maugréant juste ce qu'il fallait pour se

donner une contenance. Un zeste de résistance face à l'adversaire en quelque sorte. Ce qui ne s'avéra pas suffisant pour contrarier la supériorité des Fitz plus aguerris et plus adroits à l'image de Billy. Il fallait le voir courir tout en maintenant la balle sur sa crosse. Une aisance qui arrangeait bien les autres gars de l'équipe. Billy ponctuait les points marqués par un tonitruant « Is mise Liam O'Raghaile ! (Je suis William O'Reilly !) ». Et il riait de bon cœur. Imité par ses coéquipiers. La scène n'avait pas échappé à un promeneur qui, de loin, observait les prouesses des gamins. Coiffé d'un feutre et vêtu d'une longue gabardine, il paraissait goûter au spectacle. Il tenait une crosse dans sa main. Il s'approcha discrètement du terrain de jeu et applaudit à un nouvel exploit de Billy. « *Maith thú !* (Bien joué !) ». Billy stoppa net sa course et allait remercier son « supporter » quand il se figea, presque pétrifié. Il venait de reconnaître l'homme. Celui du Vaughan. L'homme au vélo. Grand, de la prestance, c'était bien lui, monsieur Mick ! Impressionné, Billy ne savait pas quelle attitude adopter. Le visiteur l'invita à le rejoindre au bord de la pelouse et à s'asseoir à ses côtés sur un banc en bois tandis que les Fitz, sans leur porte-drapeau, poursuivaient leur match. Les Libs, la mine de plus en plus déconfite, voyaient se rapprocher la peu ragoûtante perspective d'un bain forcé dans les eaux noires de la Liffey.

Monsieur Mick entama la conversation : « Nous nous sommes rencontrés un peu furtivement il y a quelques jours. Comme tu as pu le voir, j'étais pressé et je n'ai pas pu te remercier. » Billy rougit et souffla timidement : « Oui, j'ai vu que vous étiez pressé de quitter l'hôtel. » Il n'osa pas évoquer l'épisode des Auxies. L'homme s'en chargea pour lui : « J'ai appris que les soldats t'avaient importuné par ma faute. J'en suis désolé et je tiens à me faire pardonner. » Monsieur Mick

tendit alors à Billy une magnifique crosse de hurling toute neuve. « Je sais aussi que la tienne n'est pas de toute première jeunesse », justifia l'homme au vélo. Billy était ébahi. Embarrassé. Mais comment pouvait-il savoir que sa crosse était à deux doigts de rendre l'âme ? Il se souvint de Christopher et de sa fameuse phrase : « on ne pose pas de questions. » Elle lui brûlait pourtant les lèvres, mais il n'allait rien dire. Ne rien demander et surtout ne pas s'enquérir de qui était réellement son interlocuteur. Finalement, monsieur Mick, c'était à la fois mystérieux et amusant. Et ce cadeau venait de tomber du ciel.

En maniant l'objet du désir, Billy aperçut l'inscription gravée sur le manche : *Ering Go Bragh*. L'Irlande pour toujours. « Tu vois gamin, un jour toi et tes amis vous pourrez chanter en irlandais et jouer au hurling sans craindre qui et quoi que ce soit. Ce jour-là viendra bientôt et ce sera un grand jour pour l'Irlande. » Monsieur Mick parlait tout en fixant Billy. Mais le regard était doux. Les mots francs, emplis de certitude et de détermination. Il se leva, tapota l'épaule de Billy et s'en alla par où et comme il était venu. D'un pas tranquille.

Encore tout retourné, Billy rejoignit ses camarades.

— Billy, qui était-ce ?

— Quand on épouse la cause, on ne pose pas de questions. Sans trop savoir pourquoi, il venait de s'entendre imiter Christopher. La cause, encore la cause. Il regarda sa nouvelle crosse dotée d'un vernis rutilant. *Erin Go Bragh* : et si justement, c'était ça la cause ? Billy n'avait plus qu'une idée en tête : retrouver monsieur Mick et percer le mystère. Mais dans l'instant, il convenait d'assurer le bain froid des Libs, lesquels n'étaient plus très loin de capituler. Billy en tête, les Fitz allaient pouvoir quitter leur terrain de gloire, passer triomphalement le grand portail et chanter à tue-tête en irlandais. Jusqu'à ce qu'un uniforme de policier ou de soldat ne

soit visible à l'horizon. En quittant Phoenix Park, Billy brandit fièrement ses deux crosses. C'était finalement un agréable dimanche d'été finissant.

3

La terreur

« Je ne veux pas qu'on puisse dire un jour qu'ils sont morts pour rien ! » La mèche rebelle, Michael Collins, en bras de chemise, venait de taper sur la table. Si la représentation politique était du ressort d'Eamon De Valera, le travail en sous-terrain lui revenait en revanche de plein droit. Tous deux avaient survécu aux Pâques Sanglantes du printemps 1916, quand des révolutionnaires et des poètes s'étaient mis en tête de déclarer la République d'Irlande. Devant une population dublinoise médusée et à la face des Britanniques pris de court.

Après un moment de flottement, la répression s'était avérée aussi terrible que cruelle. La poste centrale, QG des insurgés, détruite, la rébellion matée dans le sang : les Anglais avaient repris la main avec la fermeté qu'on pouvait deviner. La liberté du peuple irlandais allait attendre. On ne défiait pas impunément l'Empire Britannique. Surtout avec une armée désorganisée et à sa tête de doux rêveurs. Proclamer la République sur les marches de la Poste pendant que les habitants de Dublin vaquaient à leurs occupations avait eu un petit quelque chose de surréaliste.

« Une terrible beauté est née ». Ces mots du poète William Butler Yeats, personne ne les avait oubliés du côté des nationalistes. La fin d'une utopie marquée au fer rouge de la

répression n'était peut-être que le commencement d'un autre combat. « Écoutez-moi bien : je ne veux pas salir leurs tombes », martela Michael Collins. Lui, l'ancien aide de camp, avait pris de l'épaisseur au point de devenir, dans la clandestinité la plus totale, le bras armé de la révolte. Le chef charismatique de l'IRA, l'armée républicaine irlandaise.

Il se mit à égrener des noms sonnante comme autant de coups portés au cœur de l'Irlande : « Pearse, McDonagh, Clarke, Plunkett, Ceant, Connoly, dois-je continuer ? » Les murs du modeste appartement du 35 Gardiner Lower street auraient pu trembler si la discrétion n'était pas le maître-mot des réunions secrètes organisées, jour après jour, aux quatre coins de la ville. Il s'agissait de ne pas éveiller les soupçons de l'autorité britannique. Celle-là même qui avait minimisé sa participation au soulèvement de 1916 et l'avait envoyé en prison à Frongoch, au Pays de Galles au lieu de le faire fusiller dans la cour de Kilmainham, la sinistre maison d'arrêt de Dublin.

Assis en face de Collins, Cathal Brugha et Paddy Daly, d'un signe de la tête, signifièrent qu'ils connaissaient par cœur les noms des compatriotes condamnés à mort et exécutés, quatre ans plus tôt, dans la prison de Kilmainham. Michael Collins avait toute confiance en Cathal Brugha, fin politique dans le civil et tout acquis, comme lui, à l'idée d'obtenir la République coûte que coûte. Paddy Daly, quant à lui, était un de ses plus fidèles lieutenants dans les rangs de l'IRA.

Se voulant persuasif, Michael Collins se lança alors dans un monologue enflammé dont il avait le secret. « Vous le savez, Eamon De Valera va tenter d'obtenir des avancées en négociant avec les Britanniques. Mais nous n'aurons rien si nous ne sommes pas capables de traiter d'égal à égal avec eux. Nous devons saper leur moral. Instaurer la peur dans leurs rangs.

Frapper là où ils ne nous attendent pas. Faire en sorte qu'ils ne soient en confiance et en sécurité nulle part. Avant d'être gagnée sur un bout de papier, la République ne s'obtiendra que par le sang versé. Ainsi, celui de nos amis n'aura pas coulé pour rien. » Jusqu'ici, Harry Boland n'avait pipé mot. Lui le député du Roscommon s'affichait volontiers en fervent partisan de Michael Collins. Mieux, il était devenu en quatre années de luttes communes, son ami et son confident. « Je suis d'accord avec toi, Mick, mais nous devons aussi tout faire pour que le *Dail*, notre parlement, ne soit pas un parlement de pacotille et que les Anglais l'acceptent ainsi. » Michael Collins tapa une nouvelle fois du poing sur la table : « Si tu ne gagnes pas le bras de fer, tu n'auras rien Harry et tu le sais très bien. Il n'y a qu'Eamon pour ne pas vouloir l'entendre, mais c'est avant tout une guerre que nous devons mener. » Il ajouta en regardant Brugha et Daly : « Payez des taupes, recrutez des informateurs.

Nous sommes chez nous à Dublin, bon sang ! N'oubliez jamais que la liberté a un prix. »

Avant de mettre un terme à la réunion, Michael Collins se dirigea vers la porte menant à une chambre attenante au salon ; porte qui était restée fermée jusque-là. Il l'ouvrit et un jeune garçon, la vingtaine, casquette à la main, s'avança timidement.

« Je vous présente quelqu'un qui va être à nos côtés. Il vous faudra le protéger car il sera une mine d'informations. Je ne veux pas qu'il puisse lui arriver quelque chose. » Michael Collins s'approcha du jeune visiteur et lui donna une franche accolade. « Merci de votre confiance, monsieur Mick », murmura Christopher Harte.

Le portier du Vaughan venait d'embrasser la cause. Sa vie d'Irlandais de Ballsbridge ne serait plus jamais la même. En une fraction de seconde, en étreignant Michael Collins, il avait aussi franchi la frontière. Non, Connolly, Plunkett, Pearse et les

autres martyrs ne seraient pas morts pour rien. Monsieur Mick s'était si bien exprimé que Christopher, seul dans cette pièce froide, en avait eu des frissons. Il se sentait désormais investi d'une mission : contribuer à ce que l'Irlande, son pays, devienne une nation à part entière. Une nation libre. Et dans sa tête résonnaient les paroles qu'il avait eues quelques instants plus tôt. « La liberté a un prix... » Michael Collins avait parlé. Il n'avait plus qu'à le suivre. Et ainsi marcher dans les pas de son oncle Thomas Kent, exécuté en 1916 après avoir pris part à la folle aventure de la République. Et Christopher de s'imaginer déjà déposant des fleurs de la liberté sur sa tombe dans le comté de Cork.

4

La course

Il existait une règle d'or entre les gamins de Fitzroy et ceux des Liberties. Celle du « juré craché » et de l'enfer promis en cas de mensonge ou de non-respect de la parole donnée. Les Libs avaient perdu leur match de hurling et ils devaient donc se baigner – ou plutôt se tremper – dans les eaux noires de la Liffey. Les Dublinois aimaient leur fleuve qui coupait leur ville en deux et lui offrait ainsi une sorte de respiration au rythme des marées basses et hautes. Ils prenaient plaisir à flâner le long de ses quais, écouter le cri des mouettes et sentir le vent frais venu de la mer fouetter leurs visages. Mais s'y baigner relevait davantage de la folie furieuse que du challenge sportif. Avant de mettre un orteil dans la Liffey, les Libs avaient d'ailleurs dû faire un vrai travail sur eux-mêmes, oublier le froid de cette fin d'été semblable à un début d'automne, le vent, les eaux glacées, l'incertitude de la profondeur et le regard des badauds. Sans oublier celui, moqueur et triomphal, des Fitz.

Une fois l'exploit accompli, les nageurs involontaires s'étaient promis de prendre leur revanche et d'affronter leurs adversaires du quartier nord dans une autre discipline que le hurling qui, apparemment, ne leur réussissait guère.

« Qui est prêt à nous défier à la course ?

— La course ?

— Oui, la course de chevaux ?

— Et tu vas les trouver où tes chevaux ?

— Ne t'inquiète pas. Rendez-vous dimanche sur les Docks et vous verrez bien. »

Sur le chemin du retour vers Fitzroy, un vote à main levée avait décidé que, si course il y avait, ce serait à Billy de s'y coller. Parce qu'il fallait bien désigner quelqu'un et que le leader naturel des Fitz ne risquait pas de se défilier le moment venu.

Le dimanche suivant, Billy n'avait pu échapper à la messe donnée comme d'habitude à la Holy Cross Church de Clonliffe Road. Signe de croix expédié, il salua ses parents et fila dare-dare rejoindre ses camarades qui l'attendaient quelques rues plus loin. Il ne fallait pas manquer le rendez-vous avec les Libs. Billy n'avait pas l'intention de passer pour une poule mouillée même s'il n'était que très rarement monté à cheval.

Nonchalamment installés sur de grosses barriques abandonnées devant un bâtiment délabré des Docks, les Libs ne s'étaient pas fait porter pâles. Tomas Kelly prit la parole. « C'est moi qui vais monter à cheval pour nous les Libs. Qui va oser me défier ? » Billy se détacha du groupe des Fitz et s'adressa à ses rivaux : « Moi. Pour les Fitz et au nom des Fitz, ce sera moi ! » Les Libs se levèrent d'un bond et prirent la direction du littoral. Les Fitz leur emboîtèrent le pas. Il s'agissait de ne montrer aucune faiblesse à l'adversaire. Tomas marchait en tête du groupe des Liberties. Billy donnait le rythme aux représentants de Fitzroy. L'immense baie de Dublin était en vue et le soleil s'était rangé de leur côté.

À l'approche de Sandymount, la troupe joyeuse et bruyante s'arrêta devant un champ. Tomas désigna deux chevaux, magnifiques Hunters, qui paissaient tranquillement. « Je les ai vus la dernière fois avec mon père à la foire de Smithfield. Le propriétaire n'habite pas à côté. C'est un p... d'Anglais. Pas un

fermier de chez nous. On va emprunter ses chevaux et on les ramènera ici une fois que j'aurai gagné.» Méfiant, Billy rétorqua : « Et s'il nous voit et que... » La réponse fusa : « Si tu as peur, tu peux abandonner immédiatement ! »

C'est ainsi que Tomas et Billy tenant les deux chevaux par la bride se dirigèrent vers l'immense Sandymount strand, une plage à perte de vue. La course à cru pouvait commencer. Billy montait un superbe cheval à la robe noire qui contrastait avec le blanc de la monture choisie par Tomas. « Vous partirez au bord de l'eau et le premier arrivé en face de la tour Martello aura gagné », annonça un des Libs qui connaissait bien l'endroit, par ailleurs réputé comme étant la banlieue résidentielle de Dublin. Les deux concurrents s'élançèrent sous les vivats de leurs amis respectifs. Les sabots des chevaux claquaient dans l'eau. Billy sentait les embruns salés gifler son visage. Le paysage défilait. Il se trouvait très inconfortablement assis mais grisé par ce sentiment de liberté. Il osa un coup d'œil sur le côté. Tomas était à la même hauteur et il encourageait son cheval en poussant des cris. La tour Martello n'en finissait pas de se rapprocher. Billy fit un faux mouvement fatal pour se redresser dans les derniers mètres. Il ne put que constater le résultat : Tomas le devança sur le fil en laissant échapper un hurlement de joie. Les Libs tenaient leur revanche.

Les deux garçons stoppèrent leurs montures. Ils étaient dégoulinants d'eau de mer mélangée au sable fin. « Tu as gagné », reconnut Billy. « Je t'avais prévenu », répliqua Tomas qui ne comptait pas avoir le triomphe modeste. La baignade lui était restée en travers de la gorge. Ils décidèrent de rebrousser chemin au pas et s'attendaient à retrouver leurs camarades faisant grise mine pour les uns et fêtant le succès pour les autres.

À leur grande surprise, au loin, point de Libs ou de Fitz. Sur l'imaginaire ligne de départ, ils ne pouvaient voir qu'une silhouette gesticulant et deux hommes semblant porter l'uniforme. Ils ne connaissaient pas celui qui faisait des grands signes mais ils n'eurent aucune peine à deviner les représentants de la Metropolitan Police. Pris de panique, Billy eut comme une envie soudaine de faire demi-tour et de partir au galop de l'autre côté de Sandymount strand. Il regarda Tomas qui, lui aussi, n'en menait pas large et avait probablement la même idée : fuir.

Une fois revenus à la case départ, les deux cavaliers du dimanche comprirent immédiatement ce qui les attendait. « Ce sont eux qui m'ont volé mes chevaux », affirma, le visage sans doute rougi par la colère, l'homme qui accompagnait les deux policiers. Il empoigna les brides des deux équidés et demanda :

« Qu'allez-vous faire de ceux deux voyous ? » Saisis par l'épaule, Tomas et Billy furent conduits sans ménagement vers un véhicule stationné devant la plage. « Les punir », promit un policier en intimant l'ordre aux deux garçons de monter à l'arrière.

Billy eut juste le temps d'apercevoir quelques mèches de cheveux dépasser des buissons voisins. Les Fitz et les Libs s'étaient cachés à l'arrivée de la Metropolitan Police et ils n'étaient guère d'un grand secours pour leurs deux amis. Alors que le propriétaire des chevaux s'éloignait en jurant, Billy étudia rapidement la situation. Il n'était plus question de savoir qui avait gagné, mais plutôt comment Tomas et lui allaient pouvoir se sortir de ce mauvais pas. Le véhicule laissa la plage derrière lui et prit la route vers le centre de Dublin. La destination du trajet n'était en rien réjouissante.

5

La sanction

« Tomas Kelly, 57 Meath street, Liberties et John - William O'Reilly, 15 Fitzroy avenue, Drumcondra, reconnaissez-vous avoir volé, ce dimanche, deux chevaux de course au plaignant Robert Dawson, à Sandymount ? » Coincé dans une aile du Château de Dublin, ce petit bureau était dédié aux interrogatoires traditionnels. Lumière faiblarde, confort sommaire et regard sévère du lieutenant de la Metropolitan Police : rien de très encourageant pour toute personne sous le feu des questions.

Conduits au cœur même du pouvoir écrasant de l'Empire britannique, Billy et Tomas avaient dû passer la nuit dans une cellule crasseuse où un repas frugal et infâme à la fois leur avait été servi. Dans la soirée, une patrouille de la police s'était rendue dans les Liberties et sur Fitzroy avenue pour prévenir les familles de leur arrestation sans préciser le chef d'inculpation. Depuis l'aube, en pères angoissés et ruminants leur colère, Pat O'Reilly et Aedan Kelly faisaient les cent pas dans une pièce voisine. Ils ne s'adressaient même pas la parole. C'était de toute manière la première fois qu'ils se rencontraient. Le lieu et les circonstances n'invitaient pas vraiment à la discussion entre voisins de pub.

« Nous les avons empruntés pas volés », se défendit timidement Billy. « C'est la même chose », balaya d'un revers de main le lieutenant qui rédigeait le rapport circonstancié. Il eut un rictus en regardant les deux adolescents. « Ça vous mènera à Mountjoy. Vous y fréquenterez des gens très bien vous verrez », s'amusa-t-il en faisant référence à la prison de Dublin où étaient enfermés les détenus de droit commun. Billy s'imagina soudain, lui le gamin de 14 ans, au milieu de voleurs, pilleurs, assassins et autres malfrats effrayants. Il ressentit une peur incontrôlable l'envahir. Il avait les mains moites et les yeux humides. Sur la chaise voisine, Tomas sanglotait. Sans sourciller, le lieutenant écrivait des lignes et des lignes. Mais qu'était en train de consigner l'odieux personnage sur cette page dont il pouvait juste déchiffrer son propre nom et celui de son compagnon d'infortune ? Billy n'osait l'imaginer.

Une heure plus tard, un second officier ordonna à Pat O'Reilly et Aedan Kelly de récupérer les enfants. Il leur lut le rapport dressé par son collègue. Sans qu'il n'y ait la moindre émotion dans sa voix, il annonça : « ces deux garçons seront jugés ultérieurement. Ils seront certainement ensuite enfermés à Mountjoy à moins que le juge ne décide de les envoyer chez les Christian Brothers à l'ouest de l'île. Là-bas, ils savent mater les plus récalcitrants. »

Le cœur de Billy se mit à battre la chamade. La réputation de la Saint-Joseph School, cette congrégation des Frères des écoles chrétiennes, avait largement dépassé les frontières de Letterfrack où elle était installée, au pied du Diamond Hill, dans le Connemara. Même à Dublin, bien loin du comté de Galway, il se disait que l'enfer sur terre se trouvait là-bas. Les jeunes délinquants arrêtés dans la capitale n'avaient qu'une crainte : être conduits à Letterfrack où les religieux ne s'embarrassaient pas de fioritures et de scrupules pour éduquer

leurs pensionnaires et les remettre sur le droit chemin. C'était une maison de correction qui justifiait pleinement son appellation.

Pat et Billy O'Reilly rentrèrent à la maison sans échanger un mot. Billy trouva sa mère les yeux rougis par l'inquiétude et le chagrin. « Monte dans ta chambre. Nous irons voir le père Donovan demain matin », commanda Pat. Et s'adressant à son épouse : « que vont bien penser les voisins une fois qu'il sera condamné ? » La soirée fut d'une tristesse sans nom, avec pour seul bruit celui des cuillères dans les bols de soupe. Personne ne se sentait le courage de parler et Billy n'avait qu'un seul et unique désir : aller trouver du réconfort auprès de son ami Christopher. Lui aurait sans doute les mots. Il avait huit ans de plus et une tout autre expérience de la vie.

Le lendemain, après une nuit blanche, Billy accompagna son père à la Holy Cross Church. Pour faire impression face à l'homme d'Église, il avait chaussé ses petites lunettes rondes et minutieusement plaqué ses cheveux, laissant sa casquette à la maison. De fait, il avait tout d'un enfant sage auquel on aurait donné le Bon Dieu sans confession. Le Père Donovan les reçut devant l'autel, presque de manière informelle. Pat lui narra la mésaventure de son fils et la sanction qui le menaçait telle une épée de Damoclès. « Il te faudra te repentir, Billy. Dieu dans sa grande miséricorde te pardonnera. Mais tu lui prouveras d'abord à Saint-Joseph que tu as la force et la volonté de changer et de redevenir un bon chrétien », trancha le prêtre. Billy, qui attendait plutôt un soutien de sa part, ne sortit pas de l'église plus rassuré que ça. Pat lui donna dans la foulée l'autorisation d'aller vendre les journaux à Sackville street. « Pas question en revanche d'aller voir tes amis après. Tu t'en doutes », se pressa-t-il d'ajouter. Tous deux firent un signe